

EDITORIAL

Quand le savoir entrave la pensée... Quand le savoir empêche la rencontre...

Camille Labaki

Médecine & Hygiène | « *Thérapie Familiale* »

2015/4 Vol. 36 | pages 349 à 353

ISSN 0250-4952

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-therapie-familiale-2015-4-page-349.htm>

Pour citer cet article :

Camille Labaki, « Editorial. Quand le savoir entrave la pensée... Quand le savoir empêche la rencontre... », *Thérapie Familiale* 2015/4 (Vol. 36), p. 349-353.
DOI 10.3917/tf.154.0349

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Editorial

Quand le savoir entrave la pensée...

Quand le savoir empêche la rencontre...*

Camille Labaki Psychologue-Psychothérapeute systémicienne, formatrice au CEFORES,
Centre Chapelle-aux-Champs de l'Université catholique de Louvain, Bruxelles

« Nous entrons dans un nouveau monde qui, pour une bonne part, n'a pas encore été pensé. Donc, nous faisons l'expérience de l'a-pensée ».

L'a-pensée.

Jean-Claude Guillebaud, romancier et journaliste, nous donne là un néologisme qui incite... à penser!¹

Quant au savoir, pour le *Petit Robert*, c'est « un ensemble de connaissances plus ou moins systématisées », son contraire étant « l'ignorance ».

En guise de préliminaire, j'évoquerai d'abord le devoir d'ignorance dans la clinique avec les couples. Ignorance que je prêche souvent et avec insistance. Savoir ce qu'est un couple empêche, en effet, à mon sens, de rencontrer le couple particulier que l'on reçoit.

Ce devoir d'ignorance me semble être le socle de toute thérapie de couples. Avec « s ».

Et puis l'on cherche...

On cherche, avec les partenaires, leurs définitions du couple dans un espace vierge de la nôtre.

Mais nous sommes hélas!, nous les psychothérapeutes, investis d'un « censé savoir ». Censé savoir justement, par exemple, ce qu'est un couple. Censé savoir un tas de choses sur toutes ces choses qui font une vie.

* De larges extraits de cet article proviennent d'une conférence donnée par l'auteur à l'ABIPFS (Association Belge pour l'Intervention et la Psychothérapie Systémique) en février 2014 dans le cadre d'une journée intitulée: « Les taches aveugles dans la relation d'aide ».

¹ Interview dans le bonus de la première saison de la série suédoise *Real Humans* de Lars Lunström, série où il s'agit d'androïdes appelés « hubots ».

Ce savoir-là fait partie de quelques-uns de ceux que j'évoquerai : le savoir scientifique ou théorique, le savoir échangé entre professionnels sur nos patients, le savoir « prêt à penser », les *fast thinking* de Bourdieu, *fast food* de l'a-pensée...

Même s'il y a, bien sûr, des notions essentielles qu'un psychothérapeute doit maîtriser, que les « anciens » nous ont transmises : je pense au fait qu'un observateur – un observateur neutre, un observateur déconnecté de sa subjectivité – cela n'existe pas, je pense au système thérapeutique, je pense aux compétences des familles, à la pragmatique de la communication, aux missions et aux loyautés, aux frontières... à toutes ces choses indispensables pour tenter d'aborder, en tant que systémicien, la souffrance.

Même s'il faut, bien sûr, avoir lu et relu tous ces auteurs. Même si certains de mes livres tombent en miettes tant leurs pages ont été tournées et retournées.

Ce n'est pas dans des livres que l'on apprend à être psychothérapeute. Car il ne s'agit pas d'un savoir dans ce métier. Mais d'un savoir-faire, d'un savoir-être.

Or, il s'agit, dans nos systèmes thérapeutiques, de rencontrer l'autre, le rencontrer vraiment.

« Rencontre ».

1. *circonstance fortuite par laquelle on se trouve dans telle ou telle situation*
2. *le fait, pour deux personnes, de se trouver en contact, d'abord par hasard, puis, par extension, d'une manière concertée ou prévue.*

Cela, c'est les premières définitions qu'en donne le *Petit Robert*. En effet.

D'abord, le hasard. Et puis, le cadre. Ce fameux cadre qui seul permet, à l'intérieur de sa rigidité, la créativité.

Dans ce travail sur la souffrance qui est le nôtre, il s'agit, comme l'écrit Carmen Vieytes « *d'accepter d'être dérouté, troublé, touché, pour créer, sur cette base, une alliance humaine fondamentale, et, dans ce contexte, thérapeutique.* »

C'est donc bien d'amour et d'émotion qu'il s'agit. Les grands mots sont lâchés. Avec leur petit côté pas très sérieux, si mal cotés. Je sais qu'il y en a, dans nos métiers qui naviguent entre DSM et « transparents », tableaux à colonnes, échelles et chiffres où il ne s'agit que de l'autre observé, chosifié, classifié... de l'autre tout autre. Quant à moi, avec des mêmes ou des si semblables, c'est bien les méandres de notre commune humanité que je me plais à explorer. Et la rigueur, pour moi, relève plus de l'éthique que de la scientificité.

Et c'est d'abord d'émotion qu'il s'agit. Cette émotion qui, au début de mes études, était « mon problème », ma marque d'Orient. Un petit bout du Liban gravé en moi et qui ne faisait pas partie de ce qui était exigé pour devenir psychothérapeute. Et puis, petit à petit, au fil des rencontres, j'ai appris, comme l'écrit Mony Elkaïm, que « *le premier outil du thérapeute, c'est lui-même* » et qu'« *une voie qui nous permettra de comprendre la nature et la qualité du lien thérapeutique est celle de nos sentiments.* »

Et comment rencontrer qui que ce soit s'il est précédé d'une étiquette ? Une étiquette, pas une note Post-it !

Que peuvent bien faire, en effet, ceux que l'on aide d'un « *elle se montre peu responsable n'ayant pas les capacités intellectuelles pour se prendre en charge* », d'un « *il supporte les frasques de Madame* » ou d'un « *c'est le prototype du brave homme* » ? Sans compter les innombrables « *parent inadéquat* » et « *jeune caractériel* ».

Comment pourraient-ils avoir, ainsi regardés, accès à leurs ressources ? Comment peut prendre place, dans ce contexte – dans cette ambiance – une recherche de sens ou une quelconque élaboration des souffrances familiales que chaque jour nous côtoyons ?

Quelle est donc, pour faire court, la pertinence de ces mots-là ?

Gardons simplement présente à l'esprit cette question. Cela peut-être suffira...

Que faire, en outre du prêt-à-penser ?

Concernant ce que Bourdieu appelle les *fast-thinking*, ces idées reçues qui nous entraînent insidieusement dans du supposé savoir... je mentionnerai – sans les nommer – certains de nos médias.

Ces *fast-thinking* ont envahi des questions telles que celles concernant les violences conjugales empêchant les intervenants tant de les penser (pour les penser et pour qu'elles cessent) que de rencontrer – vraiment rencontrer – ceux qui les vivent et qui en souffrent.

Des campagnes telles que « Si tu bats ta femme, t'es pas un homme »² font, à mon avis, bien des dégâts et n'entraînent que la frilosité des décideurs et des intervenants psycho-sociaux.

Il s'agit là d'un exemple des dangereux axiomes véhiculés dans notre société.

Un axiome, c'est un énoncé indiscuté car indiscutable, une vérité admise par tous.

Parenthèse : ce que nous disent de surcroît et dans l'implicite ces campagnes... est-ce le fait que ces violences sont « plus particulières » à une classe sociale ?

La boxe – illustrant l'une de ces campagnes – n'est, en effet, pas le sport le plus aristocratique ; les gens chics jouent plutôt au golf...

Et la bière – en illustrant une autre –... ce n'est... ni du vin, ni du champagne...

Ce sont sans doute d'ailleurs les mêmes qui font de la boxe et boivent de la bière.

Y a-t-il là une sorte de racisme de classe ?

Je pense que nous devons réellement redoubler de vigilance face à ce que nous disent les images.

Ce champ des violences conjugales est l'un de ceux où nous avons égaré nos questions de psychologues et d'intervenants sociaux.

Car il est jonché de réponses. Simples. Définitives.

Car il est parsemé de jugements hâtifs et de sentences précipitées.

Alors qu'il est de notre devoir de questionner le contexte dans lequel la violence surgit, rechercher sa fonction – tel permettre la survie dans le couple de George et Martha de « Qui a peur de Virginia Woolf ? »³, décrypter la danse à deux des

² Celle-ci émane, hélas !, d'un organisme que je respecte infiniment par ailleurs.

³ Pièce de théâtre d'Edward Albee, adaptée à l'écran par Mike Nichols en 1966, avec Elisabeth Taylor et Richard Burton.

partenaires car il s'agit bien d'une danse à deux⁴, entrouvrir les sacs à dos individuels, ceux avec lesquels les partenaires entrent dans un couple. Ce sont là les notions autour desquelles «tournent» nos questions oubliées lorsqu'il s'agit de travailler avec des couples.

Il est un deuxième préliminaire à toute thérapie de couple – le premier étant le devoir d'ignorance : la nécessité de pouvoir rejoindre pareillement l'un et l'autre des deux partenaires.

Cela me semble être, en effet, la condition *sine qua non* de tout travail thérapeutique avec des couples.

Car c'est là un sujet où l'on est, en quelque sorte, empêché de ressentir, empêché de penser. Un sujet où l'on est tenu de souscrire à une et unique « bien-pensée ».

Exprimer autre chose que le discours obligé est comme un outrage fait aux femmes. Or, il me semble que l'outrage est bien plutôt dans le regard que l'on porte sur elles dans cette « a-pensée ». Regard de victimisation et de mise en passivité!

Tout cela qui « va de soi » aujourd'hui nous empêche d'avancer... de sortir de la frilosité ambiante et de prendre des risques.

Car, dans nos métiers, il me semble essentiel de pouvoir en prendre.

Pour conclure, le savoir indispensable à avoir, me semble-il, est le savoir sur soi.

Savoir notre histoire, celle d'avant, d'avant notre naissance, savoir qui était notre premier patient (celui d'avant les diplômes, celui de notre enfance), savoir nos missions, les « drapeaux que l'on porte » comme dit joliment Maggy Siméon, savoir nos loyautés et le contenu de nos sacs à dos... afin de pouvoir rendre vierge – indispensablement – l'espace thérapeutique.

Soyons donc attentifs à ce qui participe à nos tâches – nos tâches aveugles – et entrave nos tâches.

Soyons vigilants en ce qui concerne la pensée et l'a-pensée, la bien-pensée et le supposé savoir... le contexte, en fait, dans lequel nous avons à pratiquer notre métier.

Car c'est bien ce contexte qui est à réfléchir... à modifier parfois là où l'on peut, là où l'on doit.

Afin que le savoir n'entrave pas la pensée mais l'enrichisse.

Afin que le savoir n'empêche pas la rencontre mais l'adoucisse.

Correspondance :

Camille Labaki

165, av. W.Churchill Bte 11

1180 Bruxelles

Belgique

labakicamille@gmail.com

⁴ Telle celle de Marianne et Johan dans la sixième scène des « Scènes de la vie conjugale » d'Ingmar Bergman (1973/74).

Bibliographie et filmographie

1. Albee E., 1962. *Qui a peur de Virginia Woolf*, Robert Laffont, Paris, 1964, adapté à l'écran par Mike Nichols en 1966.
2. Elkaïm M., 1989. *Si tu m'aimes, ne m'aime pas*. Seuil, Paris.
3. Labaki C., Duc Marwood A., 2012. *Langages métaphoriques dans la rencontre en formation et en thérapie*, Erès – Relations, Toulouse.
4. Labaki C., 2001. Si tu manges un fruit, n'oublie pas qui a planté l'arbre. *Thérapie familiale*, Genève, 22, 3, 279-88.
5. Labaki C., 2012. « En effet... », dans *Se construire comme sujet*, Schwering K.-L. (sous la direction de). Erès, Toulouse.
6. Lunström Lars, 2012. Série *Real Humans*.
7. Vieytes C., 1990. L'art de la rencontre thérapeutique. *Thérapie familiale*, Genève, 11, 2, 117-25.